

bâlmé à juste titre, et blâmera toujours les complaisances coupables pour le clergé...

Vous le prenez sur ce ton, capucin, soit ! — je serai peut-être blâmé par les uns, honni par les autres ; peu m'importe — mais je ne vous laisserai pas injurier tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans ce pays, je ne vous laisserai pas cracher impunément sur le parti auquel nous sommes fiers d'appartenir !...

Plaignez-vous à vos dévotes, moi je me plaindrai dans ce journal.

Mais, j'y pense, pourquoi ne pas excuser votre fureur ? Je le répète, c'est la dernière fumée qui s'exhale !... le règne de la philosophie, de la raison, de la libre pensée a remplacé le règne des miracles et de la niaise crédulité.

C'est fini, les Dieux s'en vont !...

ARTHUR LANLAIR

P. S. Commencez, révérend père, je vous suivrai ; mais chaque fois que vous donnerez un coup de pied aux républicains, je vous en lancerai deux ; de cette façon le carême se passera agréablement *ad majorem Dei gloriam.*

(18 fev. 75)

Saintes, 18 février 1875.

A Monsieur Arthur Lanlair,

Depuis deux jours, c'est-à-dire depuis que j'ai eu l'honneur et le malheur en même temps (vous le verrez par la suite) de vous écrire, l'Enfer est descendu chez moi. Et cependant, la détermination que j'avais prise de vous envoyer mes compliments de condoléance, n'avait été inspirée que par mon profond amour pour Dieu et dans le but de gagner le Paradis un jour.

Ah ! je l'ai eue belle la joie !

Mon mari, cher Monsieur, est parvenu à savoir que c'était moi qui me cachais sous le pseudonyme : *Une dévote*. — Eut-il donc préféré que j'eusse signé : *Une bigote* ? — Et c'est Madame D..., ma meilleure amie en Jésus-Christ, qui m'a vendue, excitant ainsi mon mari contre moi au point que je ne puis plus le calmer.

« Comment, ne cesse-t-il de me répéter, te voilà maintenant devenue collaboratrice de l'*Union républicaine*, d'un journal qui n'a même pas reçu l'approbation du grand vicaire de monseigneur ? Y penses-tu ? Toi, en correspondance avec un M. Lanlair, un républicain sans doute, un révolutionnaire, un rationaliste, un athée, un disciple de M. Barodet enfin ? Mais que va dire Monsieur M..., notre saint et digne curé ? Où sera désormais mon couvert au grand dîner qu'il donne chaque année pour les *Orat-*

68

*sions des Quarante heures* ? Que les malédictions de tous les capucins du monde te retombent sur la tête ! »

Tels sont les anathèmes qui retentissent à mes oreilles à chaque heure du jour et de la nuit — ce qui est beaucoup moins agréable et très-peu soporifique. Le vacarme est tel que je croirais avoir devant moi un carme déchaussé.

— Qu'ai-je donc fait, doux Jésus, pour être traitée de cette façon ? La dernière coiffure que m'a apportée ma modiste n'était pourtant point un bonnet phrygien ?

Et dire que c'est cette dame D..., confite en dévotion, que je considérais comme ma meilleure amie, qui m'a causé tout cet ennui, et pourquoi ? pour lui avoir glissé à l'oreille cette simple réflexion : « Ne trouvez-vous pas, ma

chère, que c'est inconvenant ? » en faisant allusion au petit boniment que le révérend père capucin mardi soir, débitait en votre honneur ? « Fallait pas qu'il y aille ! » me répondit-elle en se tournant d'un air courroucé vers moi. De là ces mots un peu vifs s'échangent entre nous. La querelle se continue jusqu'à la sortie de l'Eglise. Enfin, me laissant brusquement, « je vais à confesse demain, me dit-elle, et je ne manquerai pas de parler à mon confesseur du scandale que vous avez provoqué. » — Elles sont bien toutes les mêmes !... Ca été son trait de Parthe, et j'ai été renversée, cher Monsieur.

En effet, son confesseur est aussi le mien ; et le confesseur n'a rien eu de plus pressé que d'aller tout raconter à mon mari. Ce qu'il y a de plus possible encore, c'est que, ce matin, je voulais me repentir, mais mon confesseur m'a fermé le guichet du confessionnal au nez, de telle sorte que mon mari, s'il désire mon salut, n'a plus qu'une ressource : le-père-capucin-confessez-ma-femme.

Celui-ci, hélas ! ne voudra pas me voir, dans la crainte que je n'inonde la boîte de pétrole, ou bien, il voudra m'infliger des mortifications que je ne pourrai pas digérer. Il ne me reste plus que vous, cher Monsieur Lanlair, et vous avez trop bonne figure pour vous refuser à recevoir la confession de votre servante qui, en attendant, ne cessera de prier pour vous et son mari.

Une dévote.

20 fev. 75